

# L'approche rituelle de la communication

## Hommage à James Carey

Pascal Froissart, université de Paris 8 et Yves Winkin, École normale supérieure « Lettres et sciences humaines », Lyon

*L'œuvre de James Carey, auteur réputé outre-Atlantique, est pleine de surprises et aborde tant le développement de la télégraphie au XIX<sup>e</sup> siècle que l'éthique du journalisme. Grand spécialiste de la presse et de son histoire, il voyait volontiers les médias comme des liens sociaux, et non seulement comme des dispensateurs d'information. Cette thèse méritait qu'on s'y arrête, car elle structure l'ensemble du dossier.*

La mort sur Internet semble parfois s'arrêter en chemin. Alors que James Carey, l'auteur de *Communication as Culture* (1989) est décédé à la fin du printemps cette année, sa page Web sur le site de l'université Columbia reste désespérément identique à elle-même. On l'y voit toujours, à la tribune, levant une main volontaire, disserter sur le journalisme, la technique et les médias. Cet effet de persistance des médias aurait sans doute amusé ce communicologue proche de Innis, McLuhan et Burke, en tant qu'il incarnait un fait de société davantage qu'un retard technique. James Carey était en effet moins occupé à pointer les tours et détours du progrès qu'à montrer que les *media studies* pouvaient être « *un chemin plongeant au plus profond, aux plus insurmontables des problèmes de la vie contemporaine* » (2004).

Carey incarnait aussi la pensée pragmatique dans ce qu'elle a de plus productif. Spécialiste du journalisme, il n'envisageait cette activité que comme une pratique, liée à des contraintes et des idéaux, et à aucun moment ne se faisait comptable de l'erreur ou de la vérité sur les faits. Son héritage est riche, et peut être saisi pour voir ce qui, « derrière » les médias, « sous » les médias, faire ressurgir l'architecture de la société. C'est le pari que nous faisons ici, en guise d'hommage à un auteur peut-être trop ignoré de ce côté-ci de l'Atlantique.

Soit cette phrase : « *Dans une perspective rituelle, dès lors, les nouvelles ne sont pas de l'information, mais du drame*<sup>1</sup>. » Elle est extraite d'un article de James Carey, « *A Cultural Approach to Communication* », paru en 1975 dans la revue *Communication*. Cet article constituera ensuite le premier chapitre de son livre de 1989, *Communication as Culture. Essays on Media and Society*. C'est un texte très puissant, qui propose une alternative d'inspiration anthropologique aux analyses classiques des nouvelles véhiculées par les médias. Nous nous proposons de présenter brièvement son auteur et ses idées, puis de tester celles-ci sur un premier échantillon de « *news* » avant de proposer un programme de recherches inspiré par notre lecture de *Communication as Culture*.

### Lire les nouvelles comme une dramaturgie

James Carey est mal connu en France alors que son rayonnement dans le monde anglo-saxon est important. Il n'appartient pas à l'univers professionnel de l'anthropologie ; c'est un spécialiste des médias, qui a enseigné à l'université de l'Iowa, puis à l'université de l'Illinois, et enfin à l'université Columbia, où il fut doyen de l'École de journalisme. Intellectuellement, il relève de la tradition sociologique et anthropologique américaine que l'on associe souvent à l'université de Chicago, « *de Mead et Cooley, via Robert*

*Park, jusqu'à Erving Goffman* », comme Carey le dit lui-même dans *Communication As Culture* (1989, p. 23).

Dans le premier chapitre du livre, Carey construit une opposition très forte entre deux approches de la communication : la « *transmission view* » et la « *ritual view* ». La première repose sur l'idée que « *la communication est un processus par lequel les messages sont transmis et distribués dans l'espace pour le contrôle de la distance et le contrôle des individus* » (p. 15). La seconde « *ne s'intéresse pas à la diffusion des messages dans l'espace mais au maintien de la société dans le temps ; non à l'acte de diffuser l'information mais à la représentation des croyances partagées* » (p. 18). On retrouve ici l'opposition développée par l'anthropologue R. Birdwhistell entre une approche informationnelle et une approche intégrationnelle de la communication, reprise dans *La nouvelle communication* (Winkin, 1981) sous la forme d'une opposition entre approche télégraphique et approche orchestrale de la communication.

L'originalité de la pensée de Carey vient de l'application de ce point de vue aux médias. Contrairement à Birdwhistell et à ceux qui s'en sont inspirés, confinés le plus souvent à l'univers des relations interpersonnelles, Carey, en spécialiste des médias, cherche à définir ce qu'est une lecture des « *news* » selon une perspective « *transmissive* » ou selon une perspective « *rituelle* ». Citons-le un peu longuement :

*« Si l'on examine un journal dans la perspective d'une transmission de l'information, on envisage le médium comme un instrument de dissémination des nouvelles et de la connaissance, parfois de dissémination de divertissements, en paquets toujours plus gros, sur des distances toujours plus grandes. Des questions se posent quant aux effets de ce système sur les audiences : les nouvelles éclaircissent-elles ou obscurcissent-elles la réalité ? modifient-elles ou renforcent-elles les attitudes ? nourrissent-elles la crédibilité ou le doute ? Des questions se posent aussi quant aux fonctions des nouvelles et des journaux : est-ce que ceux-ci maintiennent l'intégration de la société ou contribuent-ils à son dysfonctionnement ? Est-ce qu'ils contribuent à renforcer la stabilité des personnalités ou au contraire jouent-ils un rôle dans leur instabilité ? De telles*

*analyses mécaniques accompagnent normalement un argumentaire en forme de "transmission".*

*Une perspective rituelle sur la communication prendra en charge une tout autre série de problèmes en examinant un journal quotidien. Par exemple, elle considérera la lecture d'un journal moins comme un envoi ou une réception d'information, et plus comme une participation à une messe, c'est-à-dire à une situation au sein de laquelle rien de nouveau n'est appris, mais où une vision particulière du monde est dessinée et confirmée. La lecture des nouvelles, et leur rédaction, est un acte rituel, déployé de manière dramatisée. Ce qui se déroule devant le lecteur n'est pas de l'information pure mais une description des forces en lutte dans le monde. De plus, tandis que les lecteurs avancent de page en page, ils passent constamment d'un rôle à l'autre, d'un éclairage dramatique à l'autre. Un article sur la crise monétaire les accueille comme des patriotes américains combattant ces ennemis d'autrefois, allemands et japonais. Un article sur le rassemblement des cercles politiques de femmes les insère dans le mouvement de libération des femmes en qualité de supporters ou d'opposants [...].*

*Nous ne nous posons pas de questions sur les effets ou les fonctions des messages comme tels ; nous nous interrogeons sur leur rôle de représentation et d'engagement dans la structuration de la vie du lecteur. Nous reconnaissons, comme dans les rituels religieux, que les nouvelles ne changent guère le monde et qu'elles sont pourtant intrinsèquement satisfaisantes ; elles accomplissent peu de fonctions, et pourtant on continue à les consommer de manière régulière. Les journaux n'opèrent pas comme sources d'effets ou de fonctions mais comme représentations dramaturgiquement satisfaisantes (ce qui ne veut pas dire plaisantes) de qui est au cœur du monde [...].*

*D'un point de vue rituel, les "dernières nouvelles" ne se résument pas à de l'information ; elles constituent aussi un opéra tragique (drama). Elles ne décrivent pas le monde : elles dessinent une arène de forces et d'actions dramaturgiques ; elle n'existent que dans la longue durée, et elles nous invitent à y participer sur la base de notre prise en*

Pascal Froissart et Yves Winkin

L'approche rituelle  
de la communication

*charge, souvent de manière indirecte, de rôles sociaux en son sein même.* » (Carey, 1989, p. 21)

Si cette citation est longue, elle a au moins le mérite de mettre en place les cadres d'analyse de manière claire : d'un côté, une vision fonctionnaliste, un point de vue sur l'efficacité, une question sur le pouvoir des médias ; de l'autre, une vision processuelle, un point de vue sur l'être-ensemble, une question sur les rôles à jouer dans une pièce déjà écrite. Carey reprend souvent les notions de « drame » et d'« action dramaturgique » ; on peut y voir autant l'influence de Burke et Duncan<sup>2</sup>, que le premier Goffman va intégrer dans *Presentation of Self* (1956), que l'influence de la pensée de Victor Turner, qui a développé une notion de « drame social » qui est bien en résonance avec les formulations de Carey (Turner, 1990). Mais ne nous attardons pas trop sur ces généalogies intellectuelles. Voyons plutôt comment la pensée de Carey peut nous aider à repenser les médias.

### La vision cérémonielle de Carey à l'épreuve de la presse

Depuis longtemps séduits par la pensée de Carey, nous n'avions en fait jamais testé son opérativité sur un corpus précis, ni tenté de formuler des recommandations méthodologiques claires pour sa mise en œuvre. Comment faire du terrain anthropologique sur des textes écrits ? Comment montrer que la presse quotidienne ressortit plus à la communication rituelle qu'à la communication « transmissionnelle » ?

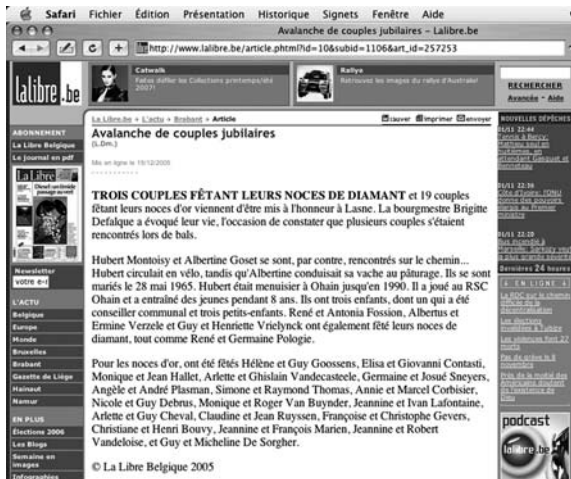
Pour faire apparaître la ritualisation à l'œuvre dans la presse, il faut procéder par contrastes. On peut par exemple constituer des « corpus » de journaux nationaux et régionaux, français, belges francophones, québécois. En faisant jouer ainsi les oppositions, on ne peut manquer d'être saisi par un sentiment d'étrangeté en comparant les quatre groupes : presse régionale contre presse régionale, presse régionale contre presse nationale, etc. La dimension culturelle des corpus de presse saute aux yeux. En essayant de comprendre la *Dépêche du Midi* quand on vient de Paris, Verviers (Belgique) ou Chicoutimi (Québec), on s'aperçoit tout de suite qu'on n'est pas « membre » – pas

membre de la culture méridionale et pas membre de la culture médiatique très particulière construite au fil des années par la rédaction de la *Dépêche du Midi* dont les lecteurs, par adhésion tacite, en sont venus à former une communauté de pensée. L'analyse rituelle de la communication trouve ici sa pertinence, en ce sens qu'elle fait apparaître la dimension culturelle des médias. En lisant une presse venue d'ailleurs, on ne peut manquer d'évoquer la célèbre phrase de l'anthropologue américain Ward Goodenough : « *La culture, c'est tout ce qu'il faut savoir pour être membre* »<sup>3</sup>.

Ouvrons les pages des journaux retenus et repérons un événement médiatique que l'on puisse comparer. Deux « *Anniversaires de mariage* » ont été choisis dans deux journaux situés de part et d'autre de l'Atlantique. Naturellement, dans une culture comme dans l'autre, les jubilaires sont fêtés. Ils sont mis en exergue dans une société où le mariage conserve encore quelque valeur. En Belgique, on parle de « *l'honneur* » des noces d'or et de diamant ainsi fêtées ; au Québec, on utilise l'image de la « *Fête de l'Amour* » pour le couple fêté. Sur le plan informationnel, on est à égalité : des couples sont honorés pour avoir passé ensemble 50 ans de leur vie. Au-delà de la différence des styles, qui renvoie directement à des différences culturelles (ici, la cérémonie est quasi-officielle ; là, l'événement est organisé de manière officieuse mais un orchestre est présent), il y a des différences moins perceptibles, qui ne tiennent naturellement pas aux mots, mais bien à la « manière d'être membre » dans les communautés concernées. Ainsi en Belgique met-on en avant les souvenirs, les histoires et les anecdotes des mariés (la première rencontre dans un bal) ; ainsi au Québec laisse-t-on l'invitation à ce qu'elle a de plus formel. Mais surtout, des détails surgissent : au Québec, la fête est payante ; on a le droit d'apporter ses propres consommations, et ce sont des associations qui organisent le rassemblement (l'une réunissant des vieilles personnes, l'autres évoquant les années glorieuses des clubs de femmes de l'Amérique du nord d'avant la télévision...). Cette organisation serait sans doute choquante en Europe, ou tout du moins nécessiterait explication ; elle est habituelle en Amérique du nord, et du même

L'approche rituelle de la communication

Pascal Froissart et Yves Winkin



« Trois couples fêtant leurs noces de diamant et 19 couples fêtant leurs noces d'or viennent d'être mis à l'honneur à Lasne. La bourgmestre Brigitte Defalque a évoqué leur vie, l'occasion de constater que plusieurs couples s'étaient rencontrés lors de bals. Hubert Montois et Albertine Goset se sont, par contre, rencontrés sur le chemin... Hubert circulait en vélo, tandis qu'Albertine conduisait sa vache au pâturage. Ils se sont mariés le 28 mai 1965. Hubert était menuisier à Ohain jusqu'en 1990. Il a joué au RSC Ohain et a entraîné des jeunes pendant 8 ans. Ils ont trois enfants, dont un qui a été conseiller communal et trois petits-enfants. René et Antonia Fossion (...) et Guy et Henriette Vrielynck ont également fêté leurs noces de diamant, tout comme René et Germaine Pologne. Pour les noces d'or, ont été fêtés Hélène et Guy Goossens (...) et Guy et Micheline De Sorgher. »  
 La Libre Belgique. 15/12/2005.  
[http://www.lalibre.be/article.phtml?id=10&subid=1106&art\\_id=257253](http://www.lalibre.be/article.phtml?id=10&subid=1106&art_id=257253)

« Le Club des 50 ans et + et Le Cercle de Fermières de Petite-Vallée vous invitent à un souper suivi d'une soirée dansante à l'occasion de la Fête de l'Amour. En l'honneur de : Madeleine Bélanger et Anicet Côté pour leur 55<sup>e</sup> anniversaire de mariage. Artiste invité : Gilles-Marie Coulombe à la Salle du Camp de Petite-Vallée le 11 février à 17 h 30. Billets à vendre auprès des membres du C.A. Apportez vos consommations ! Bienvenue à tous ! »  
<http://journallephare.quebec.ca/FEVRIER06/babillard.htm>

coup implicite. Pour être membre ici, il faut être invité ; pour être membre là, il faut s'inviter. Pour être belge, il faut savoir qu'on vient sans apporter la boisson que l'on consomme ; pour être québécois, il faut savoir qu'on arrive à 17 h 30... Il ne s'agit naturellement pas d'en tirer des généralités sur la belgitude ou la québécutude, ni de retomber dans le sempiternel tableau des différences culturelles, ni même d'établir d'illusoire règles de savoir-vivre. Il suffit de remarquer que l'on voit ici se déployer sans peine la définition de la communication par James Carey : « La communication est le processus symbolique par lequel la réalité est créée, représentée, modifiée, et transformée. » (p. 23) On en a ici l'illustration, quand la publicisation d'un événement anodin est à la fois informative, normative et culturelle. La comparaison internationale permet ainsi de faire apparaître facilement les rituels communautaires. Pour éviter

cependant de tomber sous l'accusation d'une analyse liée à la seule composante nationale, il faut la doubler d'une comparaison interrégionale. On peut comparer par exemple deux « cérémonies de remise de Légion d'honneur », l'une dans un journal national (édition électronique du *Nouvel observateur*), l'autre dans un journal régional (celui de la ville de Saint-Bonnet-de-Mure). Au premier coup d'œil, en observant les photos liées à l'article, on voit que les cérémonies sont les mêmes mais que les enjeux ne le sont pas : dans la version nationale, est représentée la personne qui décore (le président de la République en l'occurrence, seul, en gros plan) ; dans la version régionale, la photo est centrée sur le récipiendaire, de loin, au milieu d'une immense salle. Dans les commentaires, les enjeux sont encore plus fortement marqués : à Paris, l'assistance présente est longuement détaillée (sous forme de liste) ; à Saint-Bonnet-de-Mure, seul le *curriculum*





La mairie à la Une

REMISE DE MEDAILLE

Le Samedi 8 Octobre 2005 le Colonel Georges FAVEL, Commandeur de la Légion d'honneur a remis les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur à Monsieur Bernard CAUQUIL, président de la section FNACA et président des anciens combattants des communes de Saint Bonnet de Mure et Saint Laurent de Mure.

Le caporal-chef Cauquil a eu 3 citations :

- titulaire de la médaille commémorative,
- de la carte du combattant depuis 1978,
- de la médaille militaire depuis 1987.

Cette nouvelle citation est faite par décret du président de la République le 14 mai 2005.

Nous félicitons et remercions M. CAUQUIL pour tous ces actes militaires et son grand engagement dans la vie civile.

LE MOT DU MAIRE



Jean-Pierre JOURDAIN  
Le Maire de Saint Bonnet de Mure

Les vicaires sont déjà bien loin. Petits et grands ont repris le chemin de l'école ou du travail.

Mais, Saint Bonnet de Mure est une ville qui reste en fête toute l'année. Les bonnes résolutions sont prises, on se met au sport, on découvre une nouvelle activité culturelle.

De nouveau, nos associations locales et leurs bénévoles ouvrent leurs portes, avec encore plus d'animations et de divertissements. Et, c'est avec un réel plaisir que chaque année nous nous retrouvons de plus en plus nombreux aux inscriptions.

C'est l'occasion pour moi de saluer l'investissement personnel énorme des bénévoles murets qui donnent sans compter leur temps, et font vivre nos associations locales. En cette rentrée, je tenais à leur adresser une fois de plus, un coup de chapeau bien mérité.

Le SYTRAL (Syndicat Mixte des Transports pour le Rhône et l'Agglomération Lyonnaise) réalise actuellement une "Enquête Ménages Déplacements" et certains d'entre vous seront amenés à répondre à un questionnaire sur leurs modes de déplacements quotidiens afin d'améliorer le transport en commun sur notre



cérémonies du mois de novembre

**1 novembre** : la municipalité et les anciens combattants se retrouvent à 11h devant le monument du cimetière pour déposer une gerbe au souvenir des héros morts à la guerre de 1914-1918.

**11 novembre** : la cérémonie de commémoration de l'Armistice 1914-1918 sera organisée au monument du parc du château à 9h35. Un vie d'honneur clôturera le cérémonies.

« Jacques Friedmann et Jean Piat décorés. Le président de la République a entre autres décoré Jacques Friedmann, Jean Piat et Henri Proglio. — Grosse journée décoration vendredi 5 mai pour Jacques Chirac. Le président de la République a reçu le comédien Jean Piat, le président d'honneur du musée du Quai Branly Jacques Friedmann et le Pdg de Veolia Environnement Henri Proglio, lors d'une cérémonie de remise collective de décorations. Plusieurs ministres (Michèle Alliot-Marie, Thierry Breton, Renaud Donnedieu de Vabres, François Loos, Gérard Larcher), les présidents de l'Assemblée nationale Jean-Louis Debré et de la Cour des comptes Philippe Séguin, le président de l'UDF François Bayrou, et Simone Veil ont notamment assisté à la cérémonie. Le chef de l'Etat a élevé à la dignité de Grand officier de la Légion d'honneur Jacques Friedmann, un "ami d'enfance", ancien président de grands groupes français, qui "a joué un rôle essentiel dans la création du musée du Quai Branly" consacré aux arts premiers. Ce musée, voulu par Jacques Chirac, doit ouvrir ses portes fin juin. »

« Le Samedi 8 Octobre 2005 le Colonel Georges FAVEL Commandeur de la Légion d'honneur a remis les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur à Monsieur Bernard CAUQUIL président de la section FNACA et président des anciens combattants des communes de Saint Bonnet de Mure et Saint Laurent de Mure. Le caporal-chef Cauquil a eu 3 citations : • titulaire de la médaille commémorative, • de la carte du combattant depuis 1978, • de la médaille militaire depuis 1987. Cette nouvelle citation est faite par décret du Président de la République le 14 mai 2005. Nous félicitons et remercions M. CAUQUIL pour tous ces actes militaires et son grand engagement dans la vie civile. »

Le Nouvel observateur, édition électronique. 05/05/2006. <http://archquo.nouvelobs.com/cgi/articles?ad=culture/20060505.OBS6649.html&host=http://permanent.nouvelobs.com/>

Reflets. Le magazine de la Ville de Saint-Bonnet-de-Mure • octobre 2005 • N° 17 <http://www.saintbonnetdemure.com/docs/reflets17.pdf>

vitaie du jubilaire est détaillé. Qu'est-ce à dire ? Qu'il y a davantage de ministres à Paris qu'en Province ? Certes, mais c'est ici anecdotique. Surtout, ces articles illustrent la vie d'un lecteur parisien, qui sait par avance que l'événement se passe dans la cour d'un monument officiel (le Palais de l'Élysée) avec une brochette d'hommes politiques, et la vie d'un lecteur de Saint-Bonnet-de-Mure qui estime qu'il va de soi que la cérémonie se déroule dans le gymnase municipal en la seule présence des compagnons d'armes, en uniforme, drapeaux levés. À aucun moment il n'y a de mode d'emploi : l'implicite est entier ; il contient à lui tout seul la ritualisation de l'événement. La presse révèle donc une double culture : d'une part, celle

de la micro-société que la rédaction et son lectorat constituent ; d'autre part, celle de la société au sein de laquelle le journal évolue. Dans chaque culture, il est question d'attentes, de croyances, d'« évidences invisibles ». On ne peut lire la presse que si l'on est membre de deux clubs, en quelque sorte. On commence à voir comment la phrase de Carey peut être porteuse d'une lecture nouvelle des médias.

Pour une anthropologie des médias

La pensée de Carey provoque des réactions intellectuelles en chaîne. C'est en cela qu'elle est porteuse d'un renou-

vement de l'analyse des médias, qui pourrait conduire à enfin mettre en place une anthropologie des médias en France, qu'un chercheur comme Daniel Dayan appelle de ses vœux depuis des années. Deux exemples. Faisons tout d'abord une liaison entre la notion de rituel et celle de cérémonie, dont Dayan et Katz ont bien montré toute la pertinence pour la télévision (*La télévision cérémonielle*, 1996). On pourrait ainsi parler de *presse cérémonielle*, en appliquant à la presse écrite la grille d'analyse développée par Dayan et Katz. Il suffirait de ne pas se limiter aux cérémonies de célébration du pouvoir local ou national, mais d'élargir l'analyse aux confessions publiques, aux auto-flagellations, et autres exorcismes que la presse met « rituellement » en scène jour après jour.

Autre proposition. L'approche rituelle de la communication pourrait être exploitée dans un sens à la fois plus strictement interactionniste et plus globalement inspirée de la pensée de Bourdieu. Il est établi que, dans les médias, se joue un processus collectif de « *transsubstantiation symbolique, irréductible à une transformation matérielle* », ainsi que Bourdieu l'avait proposé en 1975 pour les métiers de la mode, et que Pascal Durand et Anthony Glinoe replacent en contexte pour le métier d'éditeur de livres (2005). On peut appliquer cette analyse à la presse. Par le truchement « *magique* » de l'éditeur, d'objet de papier, éphémère et fragile, le journal devient un objet symbolique, un entrelacs d'idées, d'opinions et de faits, qui vont se pérenniser en s'inscrivant dans l'histoire culturelle et sociale du pays. Cette première transformation de statut est liée à celle de l'éditeur. Plus celui-ci dispose de capital symbolique, plus son journal acquiert un statut dépassant la simple matérialité d'objet en papier. La griffe du *Monde* est bien supérieure à celle du *Parisien*. Mais le lecteur a également son mot à dire dans ce processus de transsubstantiation symbolique (un point que Bourdieu ou Durand n'avaient apparemment pas cherché à développer). Au moment où le lecteur (plus ou moins doté, comme on sait) achète son journal, il confirme cérémoniellement son adhésion à une certaine communauté d'action et de pensée, et participe ainsi à un second processus de transformation statutaire, qui peut donner alors au *Parisien* une prestance symbo-

lique équivalente à celle du *Monde*, tout particulièrement lors d'une lecture du journal dans l'espace public. De la même manière qu'un livre devient une œuvre intemporelle grâce à l'éditeur et ses lecteurs, un journal gagne un statut symbolique grâce à sa production et à son acquisition et à sa lecture en public.

Le phénomène de la presse gratuite devrait servir de test pour cette hypothèse. Chaque voyageur péri-, intra-, ou inter-urbain est amené à lire des quotidiens gratuits, *20 minutes*, *Métro*, ou *Direct Soir*... Est-ce que la gratuité de la presse va en dégrader le statut symbolique, en ce sens que la cérémonie d'acquisition et de lecture est réduite à quasi-néant ? La réponse consistera peut-être en de subtiles différences entre les différents supports : il semblerait que *20 minutes* soit moins rendu immédiatement à son statut matériel de papier d'emballage que d'autres supports ; et dans tous les cas moins que *Paris Boum Boum*...

N'allons pas plus loin pour l'instant ; il ne s'agit encore, on l'a compris, que d'une idée un peu « sauvage ». Mais c'est à partir de telles propositions que se construit un programme de recherches. Des pistes ouvertes par un auteur d'un côté, des observations glanées au hasard de la vie. De leur convergence naît une question, qui entraîne une première réponse. Qui est remise sur le métier grâce à une relecture plus attentive d'un passage de l'auteur en question. De Carey à Dayan, en passant par Bourdieu et Goffman : voilà quelques balises pour une anthropologie des médias encore à construire. Le site Internet de l'université Columbia avait raison : Carey est bien vivant.

## Références

Bourdieu Pierre, « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, 1975, p. 7-36.

Carey James W., *Communication as Culture. Essays on Media and Society*, Boston : Unwin Hyman, 1989.

Carey James W., « Introduction ». in Harold A. Innis, *Changing Concepts of Time*, Lanham : Rowman & Littlefield Pub Inc., 2004, p. vii-xx.

Pascal Froissart et Yves Winkin

L'approche rituelle  
de la communication

Dayan Daniel et Katz Elihu, *La télévision cérémonielle*, Paris, PUF, 1996.

Durand Pascal & Glinoeer Anthony, *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique*, Paris : Impressions nouvelles, 2005.

Turner Victor (1969) 1990, *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris : PUF.

Winkin Yves, *La nouvelle communication*, Paris : Seuil, 1981.

### Notes

1. En anglais : « *Under a ritual view, then, news is not information but drama* ».

2. Pour comprendre l'impact de l'approche « dramaturgique » ou « dramatisique » de Burke (et secondairement de Duncan) sur les sciences sociales américaines, il faut parcourir l'anthologie de D. Brissett et Ch. Edgley (dir.), 1975, *Life as Theater : A Dramaturgical Sourcebook*, Chicago : Aldine.

3. « *Whatever it is one has to know or believe in order to operate in a manner acceptable to its members* », définition beaucoup utilisée par Clifford Geertz.